

FRANCIS OUELLETTE

SIROP DE POTEAU

v1b éditeur

Prologue pour un prolo poqué

Ça a beau être le premier jour du reste de sa vie, pour le moment, Frigo est pas trop chaud à l'idée de la continuer. En fait, contrairement à son habitude, il est pas chaud pantoute. On pourrait même dire qu'il est gelé. Gelé ben raide. Gelé comme une balle dans le cul d'un ours polaire pogné tout seul sur un bout de banquise fraîchement arraché à son continent de glace. Et ce bout de banquise, c'est un lit bleu et blanc dans une chambre à Saint-Luc, à Montréal, coin Saint-Denis et Dorchester.

Au cœur de ce 22 décembre de l'année 1976, l'hiver est mordant, mais il n'accote pas celui que vit Frigo en dedans. Son écorce est gelée et la sève dans ses veines peine à circuler. Faut dire qu'ils l'ont pas juste barouetté comme il faut, à' pital. Ils l'ont aussi pompé de toué bords toué côtés. Le gros mini-sip de soluté, une sonde dans le chalumeau, des peulules, des piqûres, toute le kit. Il est couché là, raide comme un poteau, notre Frigo. Impossible de se rendre aux toilettes tout seul: faut qu'y fasse son affaire dans une panne-à-chier en métal si désagréablement luisante qu'il peut entrevoir

le reflet de son visage tuméfié dedans. Y a mal. La douleur est une araignée qui a tendu sa toile entre des parties de son corps qui ne communiquent pas entre elles, d'ordinaire. C'est pas mêlant, il sent ses cheveux lui tirer de la souffrance jusque dedans les nerfs de ses dents. Tu crérais pas que le gars a vingt ans, tellement y a l'air d'avoir passé sa vie sur la corde à linge.

Frigo songe. Si, dans le grand almanach de l'existence, on trouvait une section sur les pétages de yeule en sang et les manières d'en revenir, cré ben que dans sa vie Frigo en aurait écrit une couple de pages yinqu'à lui. Plus encore, il se réserverait un chapitre entier sur le varlopage qui l'a mené ici. C'est pas des mornifles, qu'il a mangées, le bonhomme. Oh non. C'est une véritable envolée de taloches sauvages. Un crête de canisses ben pleines de jointures lui est tombé sua fieule. Faut savoir que l'enfant de chienne responsable de son hospitalisation s'enorgueillit de son aptitude à fesser dins faces. À juste titre, il se considère comme un prodige dans l'art de maudire des drettes dans le cœur du monde. C'te fois-ci, il y est allé une coche au-dessus de ses aptitudes. Avec l'opinel rouillé de sa rage, il a entaillé Frigo à des places dont ce dernier se doutait même pas qu'il était le propriétaire.

Cet enfant de chienne, c'est Marco le macro. C'est lui, l'écoeçant aux yeux noirs et au courroux beurré épais.

Marco, le proxénète intermittent et analphabète de Chantale Choquette. Un 'talien qui entend pas à rire.

On dit aussi de lui qu'il vient d'une certaine Cécile. Fouille-moi pourquoi c'est important dans l'histoire. Chantale Choquette, elle, au cas que tu le saurais pas déjà, est une légende dans le Faubourg à m'lasse. La Marie-Madeleine de l'est de la ville. C'est la fille de toutes les joies, ceuses-là qui viennent avec des pre-nages d'élan et des chants de gorge. Il faut aussi savoir que c'est le grand amour de sa vie, à Frigo. Elle le sera pour un mozusse de bon boutte.

En fin d'après-midi, Chantale Choquette se sentait brûlée d'avoir tiré le sirop de ses nombreux clients en carême de caresses. Elle a fermé la shop pour la soirée afin de faire marmijoter une chaudière de bines au lard si copieuse que même le gros jambon à Réal Giguère en serait pas venu à boutte. Si le Centre-Sud au complet se pourlichait les babines quand Chantale Choquette faisait sa popote, il bavait comme un cochon en renifflant l'odeur du p'tit lard frétilant entre les fèves. Ceci étant dit, personne n'avait la crise de bacon au cœur plus ardente que Frigo pour tout ce qui concernait Chantale Choquette, son manger, son boire, son parler, son linge, son vivre. Même du fin fond de la promenade Ontario, Frigo pouvait humer les effluves de bines émanant de la rue Poupart.

On pouvait quasiment le voir flotter dans les airs, comme quand les p'tits bonhommes à TV se font tirer par le nez le long d'une volute de bonnes odeurs. Lui-même ressemblait à la mouffette qui court tout le temps après la chatte. De la pure magie, à quel point la senteur

de ses bonnes bines faisait retentir notre homme. Pis ça, Chantale Choquette, a le savait. C'est comme ça qu'a callait l'original de son affection, quand qu'a s'ennuyait de lui. Aussi, il était pas mal le seul qui venait la voir pour se perdre dans ses yeux, pas dans sa bouche ou le grand canyon coussiné de sa craque de totons. C'est ben certain qu'elle égrainait moins de clients dans ce temps-là parce que, veux, veux pas, quand il débarquait, Frigo pouvait avoir tendance à geler sur place une euscousse. Y a toujours ben moyen de moyenner; une fille, qu'a soit de joie ou pas, ça peut pas juste têter le monsieur... faut se sustenter aussi de temps en temps.

Quand Chantale Choquette a entendu la toux grasse de son buzzeur qui marche pus ben, elle savait que c'était son Frigo les-beaux-yeux-bleus qui sonnait en bas. Elle a pesé sur l'interrupteur qui déclenche la porte et l'a écouté gravir les marches. Le son des enjambées de celui qui est son meilleur lui élargissait le sourire. Il a ouvert la porte. Elle a arrêté de respirer en le voyant. Il était checké à quatre épingles, en veston-cravate jusque dans le regard, un bouquet de fleurs touffues à la main gauche. Dans la droite, il tenait solidement en laisse tous ses hiers de force, prêt pour la chasse aux demains des douceurs. Chantale Choquette est venue molle dins genoux. Il est rentré chez elle avec la prestance d'un homme qui veut rester pour les bonnes raisons.

C'est là que le buzzeur asthmatique a toussé une autre fois.

Pis c'est aussi là que le souffle de Chantale Choquette, à peine repris, s'est interrompu une deuxième fois. Elle respirera plus jamais comme avant, après ça. Quelque chose fera siffler chacune de ses expirations. Dans l'escalier, elle n'a que trop bien reconnu le son du pied-à-terre pesant de son gros-gras de macro. Le bruit sourd d'un pas lourd de gars qui va pas se répéter deux fois : Marco.

Je vais pas vous décrire la suite. J'ai toujours ben mes crises de limites. Sachez seulement que c'était vraiment pas beau. C'était immonde, en fait.

Entéka.

C'est pour ça que Frigo est à Saint-Luc à soir. Magané comme il l'est, il redoute l'éventualité de passer la veille de Noël seul icitte. Frigo sanglote. Il gémit par toutes ses contusions et ses aspérités. Il chiale ses os cassés et le trou fraîchement cousu dans son abdomen. Chaque reniflement irradie dans son corps une onde de choc. Ça goûte le sable dans sa bouche, et son cœur est plein de garnottes. Il pleure la dernière scène qu'il a vue avant de tomber sans connaissance pour se réveiller icitte : Chantale Choquette qui reçoit une claque de Marco du revers de la main. Une claque qui sonne comme un coup de fouet.

Frigo sait que c'est fini pour Chantale et lui, qu'il ne pourra sans doute plus jamais la revoir. Il redoute ben qu'trop de la mettre en danger.

Sa peine est si aiguë qu'elle se mue en délire hallucinatoire, semblable aux visions vivides qui bombardent

souvent son cerveau. Frigo fait le compte rendu fiévreux de ses blessures. Il cartographie la plus infime des cicatrices. Un bref instant, il se perçoit comme une carte de bingo vivante, avec les coins qui plient. Son nombril est la case centrale du jour frimé de sa naissance. Toutes les autres cases présentent des cicatrices et des blessures en guise de numéro. Frigo m'entend tourner le boulier de tous les moments de sa vie, y compris ceux qui s'en viennent. Je prends la boule dans mes mains. Je calle.

O. Soixante et un.

Ho... 1961. Ce fameux jour d'été. Frigo pose le doigt sur sa côte fêlée et le souvenir d'un moment passé au Jardin des Merveilles du parc La Fontaine remonte dans sa mémoire. Je passe une main dans ses cheveux. Je lui mets une calotte du Canadien.

C'est parti...

**Toutoune au Jardin
des Merveilles**

Frigo avait pas encore huit ans que déjà, y en avait qui pouvaient entrapercevoir quelques étincelles de son chatolement intérieur, tandis qu'il arpentait en continu les rues ridées du Faubourg à m'lasse. Un vra p'tit Canayen français errant, format small. Ses journées étaient souvent ponctuées de pointes d'amertume. Les couleurs de sa vie déclinaient toutes les nuances de brun d'une poignée de cennes noires. En revanche, quelque chose de son esprit brillait sans relâche, comme les constellations de trente sous au fond d'une fontaine de la Place Versailles.

Il était pas pire démerdard, le p'tit bâtard : il moyennait avec les mognons du bord. Hélas, le feu de Bengale de ses espoirs brûlait pas fort fort. Faqu'il poussait tout croche. Saluons au moins le fait qu'il poussait égal, autant que faire se pouvait, à vivre dans la rue et le reste du temps avec sa pauvre mère Marie-Ange.

Pauvre, la bonne femme l'était tristement et de toutes les façons. Pas qu'elle avait pas le cœur à bonne place. C'est juste que ses gaskets cognitifs se retrouvaient trop souvent déloussés par la faim qui fait mal, le frette des hivers et la peur des flammes de l'enfer.

Dans le temps, elle fricotait veulement avec une maudite engeance de crottés, des monsieurs pas nets qui en profitaient pour la mettre chaude. À force de se faire

monter en bateau par des gars d'embarquées, ça a pas été long qu'elle s'est retrouvée en balloune. Personne s'en était rendu compte, elle la première, parce que, t'sais, la madame était pas non plus une fleur délicate. C'était une rocaille. C't'à se demander comment quelqu'un qui mangeait si peu pouvait rester grosse de la sorte. Elle avait pourtant les gènes du pas-de-plaisir. Faut savoir qu'en plus, en guise de gagne-pain, la bonne femme vendait porte à porte des produits ménagers. Elle avait déjà toute la misère du pauvre monde à monter en haut des escaliers bancals des immeubles du Faubourg; le petit Jean-Baptiste qui lui poussait dans le corps à son insu, c'était le calvaire de trop. Elle avait beau porter avec ostentation le prénom de Marie-Ange, elle se doutait bien que la présente conception n'avait rien d'annoncée, encore moins d'immaculée.

Un moment donné, elle a compris qu'il lui serait donné de devenir une moman. Heille, toé... elle se sentait pas prête pantoute, elle qui arrivait même pas à s'endurer. Mais il était trop tard pour les *Je vous salue Marie* ou le zigonnage de cintre dans le fond du gréement. Peine perdue, dix de trouvées; elle a accouché de Frigo un 1^{er} avril et, pour elle, ça a été la confirmation qu'elle avait trop péché. Si elle était grosse, forcément qu'elle était gourmande. Si elle aimait s'étourdir les sens avec des bums de peu de foi, c'était par goût de la luxure. Si elle peinait à se déplacer, c'était évidemment parce qu'elle avait le flanc mou. Au moins, elle était pauvre... Déjà ça de pris pour gagner son ciel.

On dit souvent que la plus grande richesse dans la vie d'une mère, ce sont ses flos, mais cet adage ne s'appliquait pas tellement à Marie-Ange. Avoir un enfant ne faisait qu'ajouter à la sécheresse de ses jours. Elle avait donc tendance à oublier les besoins essentiels de son fils, voire son existence même. Ce dernier glanait toutes les retailles qu'il trouvait sur son chemin afin de nourrir en lui ce qui avait besoin de l'être. Quand on' pas grand-chose à se mettre sous la dent, hé ben, on peut au moins finir les fonds de bouteille raille-trou. Et quand on est dans le trou, on finit par boire comme lui.

Marie-Ange était pas sans cœur, parzempe. À regarder son fils se paqueter la fraise et les framboises en si bas âge, elle se doutait bien qu'il allait prendre le champ. C'est ça qui lui avait donné l'idée de l'envoyer passer ses étés sur la terre de son grand-père Amédée, pas loin de Sorel. Le travail de fermier lui ferait sans doute du bien et au moins, là-bas, il mangerait à sa faim. Le vieil Amédée pouvait être raide, surtout avec les p'tites filles. Les p'tits gueurçons, il les faisait juste marcher drette. Ça t'y allait par là, les claques en arrière de la tête. Tu te tenais le cul serré. Mais pas avec Frigo. Il avait jamais besoin de lui expliquer quoi faire. Le p'tit gars prenait vite du galon, à vivre sur la terre plutôt que dans crasse. Icitte, le sirop goûtait pas le poteau. Il sentait la terre au printemps, l'eau des ruisseaux qui dégèlent. Le sel emmêlé au sucre.

Il l'avait, l'affaire, avec les animaux ; à croire qu'il pouvait parler leur langage. Il leur donnait des noms, se

souvenait de leurs maladies, de leurs blessures et de leurs préférences alimentaires. Durant ces jours aux couleurs qui lui étaient inconnues, suivis de soirs rouges à la chaleur apaisante, Frigo pouvait travailler en méditant sur le sens de sa vie et de l'existence en général. Sur ses rêves aussi, un coup parti.

C'était ben d'valeur, mais dès que Frigo revenait au Faubourg après son été sur la ferme, il reperdait sa vigueur aussi vite qu'il retrouvait le vin de dépanneur. Il remplissait son sac de déchéance en un rien de temps. Après trois étés passés comme ça, à vivre entre les animaux de la ferme et les bums de l'Est, le robineux en devenir en était arrivé à une constatation sans équivoque : les bestiaux le rendaient heureux.

Quand Frigo a eu douze ans, pour l'anniversaire de son fils, Marie-Ange a eu l'idée de l'emmener au Jardin des Merveilles du parc La Fontaine. C'est une épiphanie : à même pas trente minutes de marche de chez lui, juste en haut de la côte, il y a non seulement un parc luxuriant, mais aussi un endroit féérique, peuplé d'animaux. Pas juste des poules pis des chèvres, comme à la ferme... Des otaries qui font tourner des ballons sur leur nez, des lamas qui crachent dans la figure des passants et des singes qui leur pitchent leur marde.

Frigo pogne son deux minutes quand il aperçoit les pingouins. On dirait des p'tits monsieurs arrangés pour un bal, ces oiseaux-là. Il voudrait leur ouvrir la porte de son chez-lui, tous autant qu'ils sont. Dès lors, le jeune

homme passera le plus clair de son temps au Jardin. Il finira par connaître tous les animaux par leur nom.

Un jour, alors qu'il flatte le cou d'un lama dont la réputation de mal engueulé n'est plus à faire, il est observé par un homme qui s'occupe des animaux du Jardin.

— Tu sais, tu es sans doute le seul qui est capable de s'approcher de La Poune sans qu'elle essaye de te cracher au visage ! Même moi, je n'y arrive pas !

Frigo fige sur place. Décontenancé par l'accent de l'homme, il ne comprend pas ce qu'il lui dit. Qui plus est, il est élégant, doux, calme et propre. Tout le contraire d'Amédée, son grand-père. Frigo est captivé par la forte aura d'intelligence et de bienveillance qui émane du personnage, alors que ce dernier lui tend la main.

— On m'appelle Oncle Pierre. Et toi, quel est ton nom ?

Frigo est incapable de rassembler ses idées. Il lui semble qu'il connaît l'homme et qu'il l'a déjà vu quelque part.

— Tu n'es pas un bavard, toi, en tout cas ! Tout le contraire de mon vieil ami le Capitaine Bonhomme ! Tu le connais, le Capitaine ?

Le jeune homme hoche la tête, encore médusé par Oncle Pierre. Peu importuné par son mutisme, l'élégant monsieur lui tape le dos d'une main délicate. Il lui demande de le suivre et pointe du doigt la statue d'un personnage que Frigo pense reconnaître.

— Et lui, est-ce que tu le connais ? C'est Tintin, l'intrépide reporter ! Il vient du même pays que moi et,

tout comme moi, c'est un grand aventurier qui parle plusieurs langues et qui a visité de nombreux pays. Je suis comme Tintin ! Le Capitaine Bonhomme, eh bien, c'est mon capitaine Haddock !

Frigo ne bronche pas.

— Eh bien, dis donc, ça en prend beaucoup pour t'impressionner, toi ! Moi, comme le dit souvent mon ami le Capitaine, je ne m'avoue pas facilement vaincu. Et les sceptiques seront confondus ! Dis-moi, grand garçon, aimerais-tu voir de près l'éléphant Babar ?

Les yeux de Frigo s'écarquillent à un point tel que ses crottes de cornée en sont délogées. Contournant les badauds, il suit Oncle Pierre jusqu'à l'enclos de l'éléphant, rassuré par la paume chaleureuse de l'homme posée sur sa nuque. L'endroit est dépaysant et Frigo se sent à des milles de chez lui, encore plus loin que chez son grand-père Amédée. Dans ce décor d'Orient, il a droit à un moment que peu de jeunes de l'Est auront la chance de vivre. L'enfant flatte un éléphant. Il passe les doigts sur les craquelures de ses quatre genoux. Il effleure sa trompe, que l'animal pose ensuite en douceur autour de son cou. Il sent monter vers son visage le souffle chaud et puissant du mastodonte. Derrière l'enclos, plusieurs enfants du Faubourg contemplent la scène en silence. Frigo regarde Oncle Pierre à travers le mirage de ses yeux mouillés et déclare que l'éléphant est une *belle toutoune*.

Un rire collectif de moquerie s'élève. Puis, les quolibets.

— Frigo, t'es don' ben sans génie ! C't'éléphant-là, c't'un gars !

— C'est qui, cet esti d'crapet-soleil là ? Pourquoi il s'appelle Frigo ?

— Pourquoi il a droit de flatter l'éléphant, lui, maman ?

— Je l'sais-tu ? Pour moi, le Français a dû se faire toucher la bizoune en échange...

— Regarde-lé pleurer. Méchante tapette pareil, han ?

Puis, une vocifération assassine, une voix dans la foule qui déclame :

— Frigo l'appelle comme ça parce que l'éléphant lui fait penser à sa mère... et sa mère, c'est la plus grosse toutoune du Faubourg !

Une roche anonyme lancée de la foule atteint l'éléphant entre l'oreille et la tempe. Plus effrayé que blessé, l'animal recule pour s'éloigner de l'attroupement. Sa pataude tentative de fuite a pour effet de crinquer la cruauté des autres enfants. Une petite pluie de garnottes dévale ensuite sur la tête de la bête, une pierre particulièrement pointue touchant son œil. L'animal barrit. En panique et captif de son trop petit enclos, il fouette le vide de sa trompe. L'appendice termine son ellipse contre les flancs de Frigo. Une de ses côtes fendille. La foule s'agite et des cris retentissent. Alors qu'Oncle Pierre et les employés tentent de s'approcher pour calmer Babar, le pachyderme cherche à les tenir à distance à grand renfort de moulinets de trompe. Frigo

vacille et s'écrase au sol. Le souffle coupé, affalé entre les tas de bouses, Frigo voit les pieds des badauds. Sa dernière vision, avant qu'il s'évanouisse de douleur, sera celle d'un petit chien gris au regard fixé sur lui, jappant à s'en fendre la glotte.

Quand Frigo obtient son congé de l'hôpital – celui où il se trouve en ce moment, d'ailleurs –, il est perdu en lui-même pour la première fois. Il sera dorénavant habité d'une frayeur profonde envers presque tous les animaux, surtout les chiens. Il n'en flattera plus un seul avant de rencontrer, des années plus tard, mon craintif épagneul cocker nommé Copain. Parfois, à la télévision, il reverra Oncle Pierre, flanqué du Capitaine Bonhomme, d'une épouvantable marionnette de canard appelée Midas, et d'une autre, pas moins terrifiante, nommée Monsieur Tranquille. Il ne ressortira qu'à quelques reprises du Faubourg à m'lasse, pour retourner travailler sur la terre d'Amédée à Sorel. Il sera toutefois à jamais incapable de prendre soin des bêtes. Dès lors, son grand-père se désintéressera de lui.

Frigo le sait pas encore, mais en 1988, au hasard de ses déambulations éthyliques, il retournera au Jardin des Merveilles dans les derniers jours d'existence des lieux. Délabré, déserté par les badauds, le Jardin n'a alors plus grand-chose de merveilleux à offrir. Les animaux y dépérissent à vue d'œil. Les pancartes délavées sont recouvertes de fientes de pigeons. Les statues de personnages issus des contes de fées semblent agoniser. L'éléphante n'est plus là, elle a été transférée au zoo de

Granby. Il y a eu plusieurs femelles au Jardin, jamais de mâle. Quand ils évoqueront leur souvenir de l'animal, la grande majorité des Centre-Sudiens l'appelleront désormais Toutoune. C'est cette même éléphant que plusieurs Montréalais ont vu courir dans la rue Rachel, un jour du début de l'automne, quelque part entre 1977 et 1985. À croire qu'elle aussi tentait de fuir le quartier. J'étais là. Je l'ai vue, mais je ne me souviens plus de l'année exacte. J'étais petit, t'sais.

Pièce par pièce, le Jardin se videra, laissant derrière une statue-pavillon de cachalot bleu, la bouche grande ouverte en guise d'entrée. Dans cet endroit, à l'ombre, Frigo ira quelquefois pisser, piquer une sieste d'ivrogne et fredonner en riant une chanson que sa mère lui avait apprise :

Jonaasssss, dans la baleine

Disait : « J'voudrais ben m'en aller »

Ba-boum, ba-boum !

Après la disparition de la baleine, il ne restera plus rien du Jardin. Il n'y aura que le parc La Fontaine, un endroit terrible où ma mère m'interdisait d'aller parce qu'elle avait peur que je me fasse tripoter par « les tapettes cachées dans les bosquets qui watchent les petits garçons ».

Dans son lit d'hôpital en 1976, Frigo soupire en pensant à Toutoune. Du bout des doigts, il tâte sa côte brisée et endolorie, presque au même endroit. Il grimace, puis s'endort.

Table

Prologue pour un prolo poqué	9
Toutoune au Jardin des Merveilles	15
Le goût d'un klendak après la peur	27
Ti-Polo pis Coco Sénécal.	39
Complainte pour Jocelyne Malo.	53
Frigo t'au bingo.	71
L'univers est un cabaret	85
Les jambes de monsieur Jogging	101
Ti-Mé, Gaétan pis la gang	113
Yinqu'un p'tit kick de Coke	127
Lâche pas la patate	141
Les épis de la concupiscence.	155
Le cœur du Lion d'Or	169
Y était là qu'y venait pour s'en aller	183
La croisée des chemins	195
La dernière frigolinade.	223
Remerciements	235